

PHILIPPE BESSON

# UN SOIR D'ÉTÉ

*roman*

julliard

Conception graphique de la couverture : Valérie Gautier  
Illustration de couverture : © Ingorthand via Getty Images

© Éditions Julliard, Paris, 2024

ISBN : 978-2-260-05580-8

Éditions Julliard – 31, rue Étienne Marcel 75001 Paris

« Those days are gone forever  
I should just let them go but  
I can see you  
Your brown skin shining in the sun »  
Don Henley, « The Boys of Summer »

« Que sont les soirées devenues,  
oisives et lentes de l'été,  
étirées jusqu'à la dernière lueur,  
jusqu'au vertige de l'amour même,  
de ses sanglots, de ses larmes ? »  
Marguerite Duras, *L'Été 80*



## *Aujourd'hui*

Ce matin, au détour d'une rue, dans la ville où j'habite désormais, j'ai cru reconnaître son visage et sa démarche.

C'était absurde, bien entendu : tant d'années se sont écoulées depuis *les événements*, il aurait forcément beaucoup changé et le croiser aurait exigé un improbable concours de circonstances.

Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher de me lancer dans une étrange filature, de poursuivre cette silhouette simplement parce qu'elle m'a paru familière, d'emboîter le pas à un inconnu du seul fait de sa ressemblance avec l'homme qu'*il* pourrait être devenu.

Je me suis retrouvé à me frayer un chemin sur des trottoirs encombrés, à me faufiler à travers la foule, à traverser la chaussée sous des coups de klaxon. Je ralentissais le pas dès qu'il s'immobilisait,

je maudissais les feux passant au vert au mauvais moment, puis je reprenais de plus belle. Finalement, n'y tenant plus, j'ai accéléré pour le dépasser et me retourner.

J'avais besoin de vérifier. D'en avoir le cœur net.

La vérité, si vous voulez que je vous dise, c'est que je ne suis jamais parvenu à me débarrasser de cette histoire, elle ne m'a jamais quitté, elle est là, quelque part, coincée dans les recoins de ma mémoire et resurgit de temps à autre. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que j'étais soudain aimanté par une ombre, une forme, une apparition fugace.

De la nostalgie ? Peut-être. Le regret de notre jeunesse insouciante, alors.

Une sorte de manque ? Sans doute. Comme si cette absence était impossible à combler.

De la culpabilité ? Celle de n'avoir rien vu venir, dans ce cas.

Vous savez, vous, pourquoi il faut que les belles histoires finissent mal ?

1985

J'ai dix-huit ans. C'est l'été, le commencement de l'été.

Depuis le pont du bac qui relie le continent à l'île, je regarde les véhicules alignés en contrebas, dans le ventre du bateau. Des familles, dont la nôtre, ont parfois attendu des heures, avant de pouvoir embarquer. Mon attention est attirée par des enfants qui courent entre les rangées de voitures ; j'ai été l'un d'eux, il n'y a pas si longtemps. Puis je m'attarde sur les marins dans leur uniforme blanc, étincelant sous le soleil, qui assurent la traversée ; bientôt ils ne la feront plus, cette traversée, un pont va être construit, des gens importants en ont décidé ainsi. Finalement, je relève la tête pour observer les mouettes portées par le vent ; on jurerait que leur vol est immobile.

Et je ferme les yeux.

Je respire les effluves mélangés de carburant et de sel, j'entends le fracas des vagues contre la carcasse du ferry, je sens le roulis régulier. Je ne saurais dire si je suis triste ou joyeux. Probablement un peu les deux. Je pense à l'année scolaire qui vient de s'achever, celle de ma prépa, je songe à ce qui m'attend, partir à Rouen, c'est loin Rouen, loin de ma Charente natale, et je pressens que rien ne sera plus comme avant, que c'en est à coup sûr fini de l'adolescence, même si j'aimerais m'y raccrocher encore. Je pense à ceux qui ont été mes compagnons depuis le collège ou le lycée et que je ne verrai plus aussi souvent ou plus du tout. C'est une sensation déchirante. Déjà, si tôt dans ma vie, je trouve insupportable de perdre des gens. Pourtant, je souris un peu, ou, si je ne souris pas, je devine que j'ai un visage apaisé. Pas seulement à cause des yeux fermés. Ni à cause de la lumière chaude sur la peau. Non : cette douceur qui s'est dessinée, c'est parce que je vais retrouver l'île.

Quand je rouvre les yeux, un petit garçon, six ans peut-être, est planté devant moi. Il m'observe avec un drôle d'air, ou plutôt il me détaille. En fait, c'est mon tee-shirt qu'il ne quitte pas des yeux. Un tee-shirt délavé, au col échancré, avec une tête de Mickey sur la poitrine. Il doit penser que j'ai passé l'âge de porter des tee-shirts de ce genre ou, au contraire,

ça lui plaît, il se dit qu'on pourrait être amis. Je le laisse me scruter sans lui poser de questions. Je ne sais pas m'adresser aux enfants. Avec eux, je suis toujours dans la maladresse. Je baisse la tête.

Cet été-là, mon frère n'était pas avec nous, je ne me souviens plus pourquoi. Peut-être travaillait-il chez Venthenat, l'usine d'emballages de Barbezieux, pour gagner un peu d'argent. En juillet et août, ils embauchaient des étudiants pour remplacer les ouvriers partis en congés payés. De toute façon, mon frère n'a jamais tellement aimé l'île. Je crois qu'en fait, il n'en aimait pas les habitants, ne comprenait pas leur état d'esprit – une certaine tendance à l'isolement et à la discrimination, selon lui, même s'il ne le formulait pas ainsi. Donc, il y a juste mes parents et moi. Ils me font signe de regagner la voiture, on approche du débarcadère.

Quand on accoste à Sablanceaux, tout m'est redonné instantanément : la route en mauvais état parce que les milliers de vacanciers débarquent forcément ici, la silhouette des pins parasols, la présence rassurante de la plage, l'odeur de varech à marée basse et, très vite, le camping du Platin où j'ai passé tant de journées, Christian, le meilleur ami de mon père, rencontré au service militaire, y possédant une baraque à frites qui ne désemplit pas. Un peu plus loin, une place avec un manège et un terrain de pétanque, des murets

de pierre noircis, des maisons aux volets vert bouteille, un virage : on se dirige vers La Noue. C'est là que Christian habite, avec sa femme et ses deux enfants, là que nous sommes hébergés.

Dès notre arrivée, il y a les accolades, les embrassades, quelque chose de pas du tout mondain, pas du tout chichiteux, un élan sincère, irréfléchi, pour se dire qu'on s'est manqué depuis l'an dernier, qu'on est heureux de se revoir, d'être réunis. Si je peux me montrer sauvage parfois, ou insolent – certains me le reprochent d'ailleurs –, avec eux, je ne le suis jamais, c'est impossible.

Christian et Anne-Marie, sa femme, sont les seuls adultes avec qui je partage cette tendresse spontanée. Mes oncles, mes tantes, je m'en tiens éloigné, les fréquentant le moins possible, je ne me trouve aucun point commun avec eux, je ne souscris pas à cette fable commode des liens du sang, j'ai déjà compris qu'on choisissait les gens qu'on aime, qu'il ne fallait pas se les laisser imposer. Les amis de mes parents, les autres, ne m'intéressent pas tellement non plus. Lorsqu'ils viennent dîner à la maison, je ne leur adresse quasiment pas la parole, souvent je quitte la table, personne ne s'en offusque, personne ne me regrette non plus. Avec Christian et Anne-Marie, c'est différent. Pas parce qu'ils m'ont vu naître (les gens de ma famille aussi m'ont vu naître), mais parce que j'ai toujours été joyeux en leur compagnie. Avec eux je n'ai jamais

ressenti de morosité, d'ennui, de tension ou je ne sais quoi encore. Ça a toujours été facile. Et, avec eux, il y a toujours eu l'été, le soleil. Toujours.

François, en revanche, n'est pas là pour m'accueillir. Sa mère m'explique son absence : « Il a filé au bourg. Pour s'acheter des cigarettes en cachette, j'imagine. Il croit que je n'ai pas deviné qu'il s'était mis à fumer, il me prend pour une cruche. » Elle dit « cruche » et pas « conne ». Anne-Marie ne parle pas comme ça.

Je monte à l'étage pour déposer mon sac dans la chambre de François, qui devient la nôtre pendant les vacances. Lui et moi, on a le même âge, à quelques semaines près, je suis l'aîné, on n'a pas grandi ensemble, on a grandi en parallèle, on se retrouve tous les étés, on a nos habitudes. Il pourrait s'agacer de devoir partager sa chambre, mais ce n'est pas le cas. Je constate qu'il a d'ailleurs fait un peu de rangement, masqué son désordre, et déjà installé mon matelas au pied de son lit. Le soir, on discute longtemps avant de s'endormir, même lorsque la lumière est éteinte et que le sommeil nous gagne. Dans les premiers jours, on rattrape le temps perdu. Ensuite, on parle de tout et de rien. C'est ça qui m'attend, qui nous attend, cet été. La permanence de ces habitudes me rassure. Je balance mon sac sur le matelas, avant de redescendre dans le jardin. Les grandes personnes se sont installées autour de la table,

Anne-Marie sert à boire ; je distingue une bouteille de pastis, une autre de Martini. Je ne m'attarde pas, ce qui compte pour moi c'est d'aller rejoindre mon acolyte.

Je remonte la rue de la Cailletière à pied. Le trottoir est si étroit que je frôle en permanence les façades des maisons, les crochets des volets, les branches des roses trémières. Puis la place des Tilleuls s'ouvre devant moi. Je jette un coup d'œil en direction du bar-tabac. François est là, en effet, assis sur les marches, une clope aux lèvres. Comme souvent, il porte un marcel noir, un jean et des claquettes. À côté de lui, debout contre le mur, un type que je n'ai jamais vu fume lui aussi. Je m'approche sans un mot. Soudain, devinant ma présence, François lève la tête, le soleil envahit son visage, l'oblige à froncer les yeux, et malgré la lumière vive, malgré les yeux froncés, il me reconnaît et jaillit d'un bond pour m'enlacer. Il fait ça, enlacer, il ne serre pas la main, n'embrasse pas, il enlace (a-t-il chopé la manie dans une série américaine ?). Le type nous observe, vaguement surpris. Alors François nous présente l'un à l'autre : « Philippe-Nicolas, Nicolas-Philippe. » Il n'en dit pas davantage, les prénoms suffisent pour l'instant, la substance viendra plus tard.

Puis, pressant machinalement mon épaule et avec un sourire témoignant du plaisir franc que lui procurent nos retrouvailles, il ajoute : « T'es arrivé quand ? »